

LE PAYS D'AUGE À TRAVERS...



Archives inédites de la seconde guerre mondiale dans le Calvados (1939-1945)

Romanciers, cinéastes et nouvelle histoire poussent des chercheurs contemporains à envisager la guerre du point de vue des animaux. En témoignent l'exposition du Musée d'Orbec : *Cheval de guerre et autres animaux soldats* et, en filigrane, ces *Archives inédites de la seconde guerre mondiale dans le Calvados (1939-1945)* conservées à la Direction des Archives départementales du Calvados et mises en perspective par Françoise Dutour et Zoé Schmitt. Cette sélection de documents, issus des rapports des préfets, balaye de nombreux sujets parfois méconnus dont, en 1939, l'accueil et le ressenti des Normands face aux réfugiés de la Guerre d'Espagne. Par ailleurs, elle devrait inciter un historien à dresser l'inventaire des châteaux, manoirs et villas réquisitionnés par l'occupant et le traitement réservé par ces derniers à ce patrimoine bâti.

On lit page 71 : « En campagne, les abattages clandestins représentent un véritable fléau très critiqué par les citadins : on considère que c'est du gaspillage car, une fois l'animal abattu, il faut le consommer coûte que coûte et donc manger plus de viande qu'on ne l'aurait fait normalement ». Puis page 74, le préfet Henry Graux déplore dans un rapport du 3 novembre 1941 : « L'abattage clandestin continue à sévir. Les produits de la terre se

vendent bien et cher ». Page 81, le commentaire dit : « En février 1942, il est demandé pour l'armée allemande 26 000 chevaux soit 7,6% du troupeau du Calvados ». Enfin, page 105 : « Durant la Bataille de Normandie, 30% des bovins (100 000 têtes), 23% des chevaux et 80% des porcs ont été tués ou ont disparu ».

J'ai un peu exploré, ces derniers temps, la période de l'Occupation en Pays d'Auge et je me souviens avoir lu dans le *Journal* inédit d'Étienne Deville conservé à la Société historique de Lisieux à la date du 13 février 1942 : « Ce matin, les chemins sont pleins de chevaux que l'on conduit à la réquisition ordonnée par les boches. Toutes ces pauvres bêtes, ces bons serviteurs de la ferme, sont sacrifiés au Dieu de la guerre »...

À la Médiathèque André Malraux de Lisieux, j'ai également relevé cet extrait du journal *Lisieux-Liberté - Hebdomadaire républicain d'informations régionales*, le vendredi 14 décembre 1945 : « Chronique judiciaire : À la cour de justice - Une journée lexovienne. Peu après l'arrivée des Allemands à Livarot, l'italien Eugène Bersano, 46 ans, vint y installer un abattoir clandestin qui fonctionna à tour de bras pour l'occupant. Pour plus de sûreté, il le transporta au camp de munitions de la Lisière (Livarot), où on estime qu'il abattit jusqu'à dix bovins par jour. Il était aidé d'Odette Vaugeois, 33 ans, d'Écorches. L'un et l'autre ont pris la fuite. Jugés par contumace, ils récoltent, lui, dix ans de travaux forcés et elle dix ans de réclusion, l'indignité nationale et la confiscation de ses biens ».

On sait que les Allemands truffèrent les plages de la Manche et d'ailleurs de chevaux de frise, de dents de dragon et autres hérissons tchèques mais est-ce vraiment la peine d'essayer de tenter d'attribuer ces sordides inven-

tions au règne animal, fut-il imaginaire ? La guerre est bien la pire des avanies humaines. (B. Noël)

Françoise Dutour et Zoé Schmitt, Caen, Direction des Archives départementales du Calvados, 2014

Sœur Thérèse dans la tourmente de la guerre 14-18

S'il est une période à retenir dans l'histoire de l'expansion du culte voué à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face, décédée à l'âge de 24 ans, le 30 Septembre 1897, dans les murs froids et humides du Carmel de Lisieux, c'est bien celle de la Grande Guerre 14-18 qui verra affluer sur sa tombe, au cimetière des Champs Rémoûeux, dans le carré des Carmélites, des soldats engagés dans le premier conflit mondial et leurs familles venant demander la protection de celle que tous à cette époque appellent « Sœur Thérèse ».

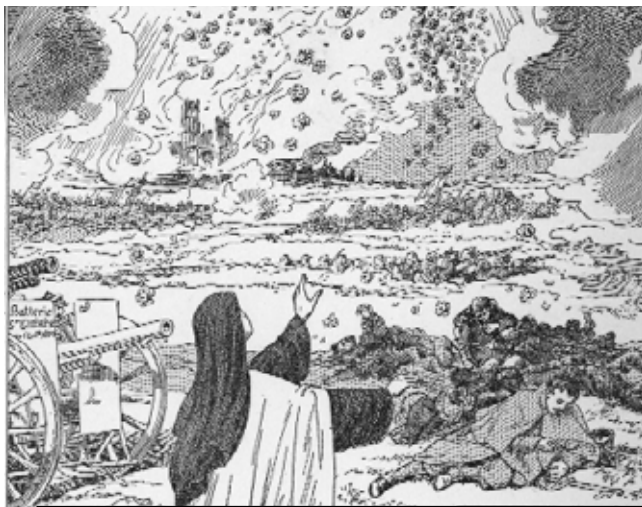
Nous sommes au tout début de l'histoire du pèlerinage lexovien. Sœur Thérèse n'est ni béatifiée, ni canonisée par l'Église mais une dévotion populaire s'installe et rien ne pourra arrêter son élan. L'exposition conçue par Emmanuel Houis, du sanctuaire de Lisieux, en ce centenaire de la Première Guerre Mondiale, illustre, parfois d'une manière émouvante, ces premières foules qui viennent à Lisieux.

Grâce à des documents inédits provenant du Carmel de Lisieux, on touche du doigt la confiance mise en sœur Thérèse par les soldats de la Grande Guerre.

Les Carmélites reçoivent une impressionnante correspondance qu'elles publieront sous le titre « Pluie de roses ». Elles tiennent un registre des médailles offertes à Sœur Thérèse par les soldats en indiquant leurs noms et leurs corps d'armée : croix de la Légion d'Honneur, Médailles Militaires, Croix de Guerre. Sur un seul panneau sont rassemblées 576 médailles essentiellement des Croix de Guerre décorées de citations, palmes et étoiles.

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus priant pour les soldats.

Carte postale (détail).
Coll. Société historique de Lisieux.



Certains soldats envoient d'autres objets tel le sergent Octave Touzé qui offre ses galons et qui promet d'envoyer bientôt aussi sa Croix de Guerre. D'autres déposent leurs épau-lettes, éperons, fourragères ou des épées. Sur la tombe au cimetière, des médailles et des lettres témoignent du va et vient incessant de ceux qui se font pèlerins. Des soldats demandent qu'on leur envoie des images sur le front. Des centaines partiront et, parmi elles, les deux célèbres fusains de Céline, la sœur de Thérèse Martin, imprimés en grande quantité. Il y a aussi une petite brochure de 32 pages racontant la vie de sœur Thérèse, diffusée par le Carmel à 500 000 exemplaires.

L'exposition présente également une étude sur les ecclésiastiques mobilisés qui racontent comment ils vivent la guerre, une seconde décrit le clergé du diocèse de Bayeux et Lisieux à l'heure de la mobilisation.

Tous ces témoignages rassemblés dans l'église Saint-Jacques évoquent une page importante de l'histoire du pèlerinage thérésien. (A. Gohier)

Exposition à l'église Saint-Jacques de Lisieux du 1^{er} mai au 11 novembre 2014.

**Michel Lourdel (1577-1676)
Sculpteur normand, sculpteur
du sacré. Essai de catalogue
raisonné sur l'œuvre maté-
rielle et spirituelle**

Parmi les auteurs de retables, ébénistes, sculpteurs anonymes du XVII^e, un nom émerge, celui de Michel Lourdel. Ses contrats répertoriés dans les archives attestent de son activité entre 1599 et

1636, permettant de reconstituer sa carrière, de connaître et d'identifier son œuvre. Malheureusement, la plupart de ses œuvres ont disparu des églises de Rouen, mais on trouve des retables de Lourdel dans plusieurs églises rurales de l'Eure, Combon, Bacqueville-en-Vexin, Le Vaudreuil, Freneuse-sur-Risle... et de la Seine-Maritime, Les Authieux-Ratiéville, Caudebec-en-Caux, Pommereux.

Ce sont des retables architecturés en bois, polychromés et dorés, d'une grande qualité, qui se distinguent par le raffinement des détails, la profusion des ornements et l'élégance maniériste des sculptures souvent évidées. On retrouve partout les mêmes visages d'anges aux traits fins, les yeux mi-clos avec une chevelure, aux boucles réparties en triangle sur le front et de chaque côté de la tête. D'une grande élégance, ils sont vêtus de pourpoints à lambrequins et de justaucorps à la mode de Louis XIII.

On découvre encore des Lourdel et, a contrario, on lui attribue des retables à tort.

Denis Lepla présente, dans ce livre somptueusement illustré, un essai de classement méthodique de toutes les données qu'il a pu collecter, archives, notes d'érudits, publications, photos... en vue d'établir le catalogue raisonné de son œuvre.

Ce premier ouvrage de référence consacré à un artiste de génie, Michel Lourdel, a le mérite de le faire connaître et d'ouvrir la voie à une recherche d'identification passionnante. (E. Pellerin)

Denis LEPLA, Editions des Falaises, 2011.

**1864-2014, 150 ans de
courses à Deauville**

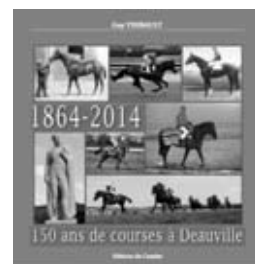
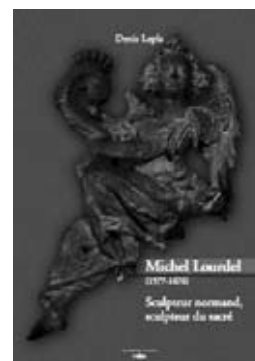
Auteur de plusieurs ouvrages très documentés sur l'histoire des courses, Guy Thibault propose un beau livre, qui retrace avec précision 150 ans de la vie des courses à Deauville.

Sans éluder les soubresauts qu'entraîne une aussi longue période, G. Thibault présente la création et la vie des courses si intimement liées à Deauville (« the racecourses that became a town » peut-on lire cet été dans une revue internationale spécialisée). De 1864 jusqu'à nos jours sont évoquées les personnalités, parfois de vrais personnages, qui, depuis le duc de Morny, ont créé ou continuent de faire vivre les courses et les ventes de chevaux à Deauville. Politiques, propriétaires riches ou plus modestes, professionnels, certains ont aussi alimenté la chronique mondaine. En outre, des encarts permettent de faire connaissance avec ceux dont quelques-unes des principales épreuves du calendrier hippique de Deauville portent le nom.

L'histoire des sites montre bien l'évolution des hippodromes et lieux de ventes. Par exemple, on apprend que Clairefontaine fut créé en 1928 en partie pour permettre à nouveau le déroulement de courses d'obstacles à Deauville après leur suppression sur l'hippodrome de la Touques depuis 1921, quand la Société des courses de Deauville (locale) fusionna avec la Société d'Encouragement (nationale).

Les chevaux les plus célèbres ne sont naturellement pas oubliés.

Le livre est remarquablement





Saveur d'Auge

Fabrication de Normandie

Parc d'Activité Launay
Route de Lisieux
14130 PONT-L'ÉVÊQUE

du lundi au vendredi
9h à 12h et 14h à 18h
samedi
9h à 12h30

Tél. 02 31 64 93 00
Fax 02 31 64 93 10

saveur.auge@wanadoo.fr
www.saveurauge.com

illustré, en accompagnement du texte, grâce à de nombreuses photographies anciennes de personnalités, de chevaux et surtout de scènes de la vie des courses à Deauville à la fin du XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle, à des caricatures et des dessins, et bien sûr à des documents récents. (M. Bagnouls)

Guy Thibault, Editions du Castelet, 35 euros

Dans l'intimité d'Eugène Boudin

En plus des œuvres d'Eugène Boudin, cette exposition explore son compagnonnage avec ses amis peintres selon un classement thématique : *Natures mortes*, *Paysages*, *Portraits*, *Troupeaux*, *Marines*, *Ciels*, *Scènes de plage*...

La section *Natures mortes* s'impose par la chronologie moins par l'aisance d'Eugène Boudin dans ce genre. Sa *Correspondance* (1) révèle d'ailleurs l'ambiguïté de son admiration pour Chardin mais force est de constater que ses raies et crustacés pâtissent de cette comparaison. Écrire ceci n'est pas accabler Eugène Boudin puisqu'il s'agit d'œuvres de jeunesse et bien plus redevables au goût commun de l'époque qu'à son talent propre

qui se déploiera dans d'autres genres. Du coup, on goûte plutôt dans cette section les *Côtelettes et rognons* de Théodule Ribot (vers 1855) ou la *Nature morte à la poule faisane* d'Henri Harpignies (1879). Eugène Boudin dans sa *Correspondance* signale, entre autres, que Ribot a acquis une de ses études dès 1868 et nomme Harpignies « un des habiles » et juge surfaite sa réputation...

Boudin, portraitiste, signe essentiellement des pochades. Le portrait de son père, le marin Léonard-Sébastien Boudin (vers 1863) laisse néanmoins apparaître que le paternel se rengorge face au savoir-faire de son rejeton. On se prête aussi à rêver que la *Normande assise dans l'herbe, côte de Grâce* (vers 1854) soit Catherine Toutain, la tenancière de L'Hostellerie de la Ferme Saint-Siméon ou qu'Élisa Jacquette, fille du mécène de Fervaques, ait posé pour le *Portrait de fillette* (vers 1880) dont les yeux sont d'inoubliables grains de charbon ardent. Dans cette section des portraits, la *Moulière* de Jacques-Gustave Hamelin (sans date) ou *L'ivrognesse à Honfleur* par Adolphe-Félix Cals (1875) retiennent l'attention par des moyens curieusement antithétiques. L'une

cherche à croiser le regard du spectateur, l'autre dérobe le sien mais le focalise avec tant d'intensité sur son verre...

Boudin est bien plus à son affaire dans les séries dites : *Paysages et Troupeaux*. L'affiche de l'exposition reproduit un détail du tableau d'Henri Michel-Lévy : *Eugène Boudin peignant des animaux dans la prairie de Deauville* (1880). C'est une bonne idée rompant avec la tradition de mettre en avant les crinolines des mondaines des plages mais, du coup, je pousserai le bouchon et mettrai en regard de cette toile, la seconde œuvre par laquelle Michel-Lévy demeure dans la mémoire des historiens de la peinture du XIX^e siècle. C'est-à-dire son inquiétant portrait par Edgar Degas si éloquent quant aux marottes et blasons de tel ou tel artiste : un mannequin exsangue ici et une vache remuant la queue, là. Ne touche-t-on pas, sous le couvert de l'ironie, à deux portraits en profondeur et d'une acuité plus vraie que nature de ces deux tempéraments ? N'ayons pas peur de mettre les points sur les « i ». L'obstination curieuse d'Eugène Boudin à aller peindre « au cul des vaches » ne prend-elle pas tout son sel à la comparer à la non moins surprenante habitude de

(1) Voir *La Revue du Pays d'Auge*, N°5, septembre 2012.

Henri Michel-Lévy,
Le peintre Eugène Boudin peignant des animaux dans la prairie de Deauville.
Huile sur toile, 1880.
Photo H. Brauner.
Coll. Musée Eugène Boudin - Honfleur.

Edgar Degas, *Portrait d'Henri Michel-Lévy*.
Huile sur toile, vers 1878, Fondation Calouste Gulbenkian, Lisbonne.





travailler à l'aide d'un mannequin d'atelier ? Chaque artiste véritable n'est-il pas la proie d'une folie douce et hanté par un projet plus ou moins déraisonnable ? Quoi qu'il en soit, nous nous garderons d'en finir avec la catégorie *Paysages* sans citer le charme de *La côte de la Croix Rouge à Honfleur* d'Alexandre Dubourg, peintre honfleurais dont l'amitié avec Boudin connut des hauts et des bas. La figuration aussi diverse et complexe que possible des branches enchevêtrées de ses hêtres ne cède rien à la vraisemblance et à la minutie. Leurs ombres mobiles ou l'inscription de trois silhouettes dans le fond de sa composition pour en don-

ner l'échelle et raviver les lointains sont également tours de mains confondants.

Le Rivage de Trouville, coucher de soleil (vers 1895) d'Eugène Boudin embrasse une très vaste portion de plage, embrasse la salle des *Marines* et comme tous les chefs-d'œuvre, embarrasse. Quels sortilèges fondent son empire sur le visiteur ? Un semblant de réponse surgit d'un livre ancien. Marthe de Fels observe très justement dans : *La vie de Claude Monet* (Paris, Gallimard, 1929) : « C'était chose curieuse de regarder travailler Boudin. Penché sur un morceau d'atmosphère comme sur un lambeau de chair humaine, il

disséquait la substance rose et tendre des nuages jusqu'à ce que, suivant sa propre expression, il fût parvenu à faire éclater le ciel. Il caressait le nuage comme une épaule de femme ». Ce tableau de 81x54 selon les formats de toiles réputées « *Marines* » est signé à droite : *E. Boudin*. Tout porte donc à croire que le maître l'a peint d'un point de vue à droite du sujet puisqu'il apparaît qu'il signe à gauche lorsqu'il peint de ce côté du sujet. On songe dès lors que si tout est question de point de vue en matière d'art (2), on ne saurait sous-estimer l'importance du contre-jour ou du vent qui vous crache embruns et sable à la figure lorsqu'on réalise une étude de plein air. À Trouville, Eugène Boudin fuit comme la peste le vent d'est qui fait « une mare de la mer ». Noter également qu'il signe plutôt ses aquarelles et pastels de ses seules initiales et non de son patronyme complet. Très rarement, il note le nom du lieu peint sur l'œuvre. Plus exceptionnellement encore, le jour de réalisation. Signalons l'édition chez Belin du *Petit dictionnaire autobiographique Boudin* par Laurent Manœuvre et souhaitons que le second tome de la *Correspondance* du peintre sorte également sous les bons auspices des Amis du Musée Eugène Boudin. (B. Noël)

Musée Eugène Boudin - Honfleur.

Alexandre Dubourg, *La côte de la Croix Rouge à Honfleur*.

Sans date. Huile sur toile.
Photo H. Brauner.
Coll. Musée Eugène Boudin - Honfleur.

(2) Se reporter aux *Pays d'Auge* N°5 et 6 de septembre et novembre 2013.

La maîtrise d'œuvre de la restauration en Pays d'Auge

CAREX NORMANDIE

Pour une restauration des maisons à pans de bois esthétique, confortable, facile à vivre, dans le respect des contraintes, combinant les technologies les plus récentes à l'emploi des matériaux et des techniques traditionnels.



CAREX NORMANDIE
CONCEPTION AMENAGEMENT RESTAURATION EXTENSION — Pascale Diligeon
Le Bôquet, chemin des Laitiers 14140 Vieux-Pont-En-Auge
Mobile 06 12 54 76 06. Tél./Fax. 02 31 20 99 31 www.carexnormandie.com E.mail. pdiligeon@aol.com

